

Corps mystique entre profane et sacré (Cas de Thérèse d'Avila)

The mystical body between profane and sacred (The case of Teresa of Avila)

Jaouad SERGHINI

*Professeur de l'enseignement supérieur
Université Mohammed Premier, FLSH Oujda, Maroc*

Maria BOUZINE

*Docteure en sciences de la culture et communication
Université Mohammed Premier, FLSH Oujda, Maroc*

Abstract

In mysticism, the female body is multidimensional, acquiring fragmented meanings that vacillate between objectivity and subjectivity. It is both a place of enjoyment and a source of suffering, the soul's ally and its inveterate enemy. La femme mystique thus proposes a new perception of the body. Conceived as a privileged place of the mystic's most intimate experience, the body is also, in the company of the soul, a receptacle of knowledge.

La mystique, écrit Joseph Beude, « ne donne pas à connaître et penser, mais à goûter l'ignoré : beaucoup l'appellent « science savoureuse ». Elle ne s'enseigne pas, elle transforme »¹. Cette transformation se manifeste à plusieurs niveaux ; le corps y occupe une place privilégiée : il est à la fois sujet et objet d'écriture, il génère un discours dans le texte et s'avère également en être le producteur. Cette double appartenance à l'ordre de l'objet et du sujet ; qui n'est pas sans rappeler les travaux de Foucault qui concevait le corps comme un lieu où s'exerce un pouvoir et en même temps où le corps ne peut s'appréhender qu'à travers une configuration spécifique qui lui est consacrée par ce pouvoir auquel il ne peut se dérober ; suppose une représentation diversifiée et foisonnante du corps romanesque et mystique, mais aussi une trace laissée par le corps sur l'écriture. Ainsi « livres et corps, tout est texte d'égale dignité. Tout parle ou se parle, s'écrit, se lit »². Les écrits des femmes mystiques, au-delà de

¹ Joseph Beude, *La Mystique*, Paris, Cerf, 1990, p.12.

² Roger Kempf, *Sur le corps romanesque*, Paris, Seuil, 1968, coll. « Pierres vives », p.7.

leurs dimensions religieuses, transposent des convictions intimes, des préoccupations proprement féminines en tant que croyantes, militantes, réformatrices et rebelles.

1. Corps en jouissance

L'inscription textuelle du corps chez les femmes mystiques n'est pas à lire comme étant uniquement un désir de rompre le silence et de recouvrer une voix trop longtemps muselée. Elle représente aussi une écriture de la rébellion, de la révolte, de la jouissance, du ravissement et de l'émotion paroxystique, une écriture qui va à l'encontre de ce qui a été véhiculé par les lois bibliques sur la femme à savoir qu'elle est l'éternelle soumise, qu'elle est un être mineur dépourvue de bon sens. Que sa parole jouit de peu de poids et que son serment n'a de sens sans la présence d'une autorité masculine. Au sein de cette atmosphère qui excommunie, le discours mystique au féminin va détrôner celui masculin ayant été tenu pour longtemps comme une exclusivité masculine. Rabia Adawya fut la première femme mystique à avoir pu arracher le respect, la reconnaissance et l'admiration des grands soufis de l'époque « On raconte qu'Abd el-wahid fils d'Amir, et Soufian Tsavri allèrent rendre visite à Rabia. Saisis de respect à sa vue, ils ne pouvaient proférer une parole » rapporte Attar dans *Le mémorial des saints*¹. Dans ce sens, la femme mystique écrit sur elle-même, elle s'auto-choisit comme objet de narration marquant ainsi ce lien consubstantiel entre le corps écrivant et le corps-objet d'écriture. Témoin de notre finitude, parce qu'il est plaisir et douleur, attirance et répulsion, parce qu'il exprime en lui toutes sortes d'ambivalences, le corps chez la femme, qui n'était qu'un lieu où s'exerce avec effroi l'injustice du système phallocratique, devient le lieu privilégié où prend forme de nouvelles formes de combat et de visions du monde propres aux femmes. Les écritures sacrées nous apprennent que le corps au féminin est tantôt objet de jouissance, tantôt de souffrance et tantôt corps écrit. C'est ainsi que Thérèse d'Avila (1515-1582) affirme que :

« Tant que la pauvre âme est unie à ce corps mortel, elle en est prisonnière ; elle participe à ses infirmités. Victime des changements du temps et de la révolution des humeurs, elle se voit souvent, sans qu'il y ait de sa faute, dans l'impuissance de faire ce qu'elle veut ; elle n'est propre, ce semble, qu'à souffrir de toutes manières [...], Il est cruel pour une âme qui aime Dieu de se voir dans une si misérable vie, sans pouvoir faire ce qu'elle veut, à cause d'un hôte aussi incommode que ce corps. » (D'Avila, 1867, 114-115)

Dès lors, le corps chez les femmes mystiques sera vécu et ressenti telle une prison de l'incarnation qui empêche l'humain d'atteindre les remparts du divin. Du coup, le corps subira

¹ Farid-Al-Din Attar, *Le mémorial des saints*, traduit d'après le ouïgour par A. Pavet de Courteille, Paris, Le Seuil, Collection Points Sagesses, 1976, p. 96.

tous les supplices en vue de la réception de l'onction spirituelle. Dans *Le Chemin de la perfection* Thérèse déclare :

« *Le Seigneur nous rend d'autant plus malades que nous nous soignons davantage ; il fit preuve envers moi d'une grande miséricorde en m'envoyant la maladie car, comme de toute façon j'aurais pris de moi un soin exagéré, il a voulu que ce fût pour quelque chose.* » (D'Avila, 1880, Ch. 15,4)

Ce vœu ne peut émaner que d'une âme si imprégnée par l'amour divin et d'une forte détermination à gagner les dons divins à n'importe quel prix :

« *Je le (Dieu) priais de m'envoyer toutes les maladies qu'il lui plairait. Il me semble que je n'en redoutais aucune ; ma soif des biens éternels était si ardente que j'étais résolue à les gagner à quelque prix que ce fût.* » (D'Avila, 1867, Ch.5,40)

Les femmes mystiques ont toujours nourri une relation tout à fait particulière avec leur corps. Oscillant entre souffrance et jouissance, le corps de la femme transpose une esthétique mystique portée au summum par les pionnières : Rabia al Adwya I^{er} siècle de l'Hégire (714-718), Sainte Catherine de Sienne XV^e siècle (1347-1380), Sainte Thérèse d'Avila XVII^e siècle (1515-1582) et Sainte Thérèse de Lisieux XIX^e siècle (1873-1897). Pour exprimer la fusion du « je » humain au « je » divin, les femmes mystiques usent souvent de l'amour profane pour dire leur amour divin. Le discours profane est ainsi au service du discours sacré. En situation d'extase, Thérèse d'Avila se compare de façon très suggestive à l'eau qui bout et menace de déborder. Dans son célèbre récit de ce qu'elle appelle « sa vision de l'ange » communément connu par « la Transverbération de Sainte Thérèse », elle transpose, d'une manière suggestive, son émotion mystique :

« *J'apercevais près de moi, du côté gauche, un ange sous une forme corporelle, [...]. Le Seigneur voulut que l'ange se montrât sous une forme sensible aux yeux de mon âme. Il n'était point grand, mais petit et très beau ; à son visage enflammé, on reconnaissait un de ces esprits d'une très haute hiérarchie, qui ne sont, ce semble, que flamme et amour. Il était apparemment de ceux qu'on nomme chérubins ; car ils ne me disent par leurs noms [...]. Je voyais dans les mains de cet ange un long dard qui était d'or, et dont la pointe en fer avait à l'extrémité un peu de feu. De temps en temps il le plongeait au travers de mon cœur, et l'enfonçait jusqu'aux entrailles ; en le retirant, il semblait me les emporter avec ce dard, et me laissait tout embrasée d'amour de Dieu. La douleur de cette blessure était si vive, qu'elle m'arrachait les faibles soupirs dont je parlais naguère : mais cet indicible martyre me faisait goûter en même temps les plus suaves délices ; aussi je ne pouvais ni en désirer la fin, ni trouver de bonheur hors de Dieu. Ce n'est pas une souffrance corporelle, mais toute spirituelle, quoique le corps ne laisse pas d'y participer à un haut degré. Il existe alors entre l'âme et Dieu un commerce d'amour si suave, qu'il m'est impossible de l'exprimer [...]. Les jours où je me trouvais dans cet état, j'aurais voulu ne rien voir, ne point parler, mais m'absorber délicieusement dans ma peine, que je considérais comme une gloire devant laquelle toutes les gloires de ce monde ne sont que néant.* » (D'Avila, 1867, Ch. 29 ,13)

Le lecteur de ce passage ne peut être indifférent à ce paradoxe de la douleur et de la jouissance qui semble tracer les contours de cette passion divine. Tout entière gémissante, Thérèse voudrait demeurer dans ce paradoxe qui constitue très précisément son transport

émotionnel. Ce paradoxe est monnaie courante chez les mystiques hommes et femmes sans exception. Al Hallâj avouera :

« *Mon cœur a banni tout amour, car un autre que le tien m'est interdit. Tu es pour moi esprit et vin, tu es la rose et le parfum, tu es toute joie et tout souci, guérison et maladie. Et couronnant désir après désir, en toi on trouve une paix.* »¹

Il dira également sur un ton d'exaltation :

« *Ô gens, sauvez-moi de Dieu. Car Il m'a ravi à moi-même, et Il ne me rend pas à moi-même.*

Quant à moi, voici qu'il n'y a plus de voile entre Lui et moi, pas même un clin d'œil, le temps que je trouve le repos, afin que mon humanité périsse en Sa divinité, pendant que mon corps se consume aux flammes de Son omnipotence : pour qu'il n'en reste plus ni trace, ni vestige, ni description. »²

Les vocables « embrasée, suaves délices, faibles soupirs » qu'on relève dans les propos de Thérèse d'Avila suggèrent une atmosphère empreinte d'érotisme comme si le sacré ne pouvait se passer du profane. Et le profane se légitimant du sacré voyant en lui la source de son existence. Ce qui appuie ce constat, c'est l'impact du récit de la « Transverbération » au niveau de sa transposition artistique. De nombreuses représentations artistiques, tant en peinture qu'en sculpture, montrent sans équivoque ce penchant érotique³. Il semble que l'expression de l'amour divin chez les mystiques appelle, d'une manière ou d'une autre, le passage par le profane. Cette dualité profane/ sacré a toujours été affectivée par les mystiques et sur leurs traces les romanciers.⁴ Il n'est guère étonnant de rencontrer dans le discours soufi cette dualité sacré/profane comme le montrent ces exemples : (*soukr/sahw* : ivresse/ sobriété), (*khamr/charāb* : vin/ liqueur). Cependant, contrairement au vin terrestre, le vin céleste ne provoque ni étourdissement ni altération de l'intellect, mais donne au contraire une clairvoyance parfaite comme l'indiquent les versets suivants :

« *Parmi eux circuleront des garçons éternellement jeunes, avec des coupes, des aiguères et un verre [rempli] d'une liqueur de source qui ne leur provoquera ni maux de tête ni étourdissement ; et des fruits de leur choix, et toute chair d'oiseau qu'ils désireront.* », (Coran, Sourate Al Waqī'a, (L'événement), 56 :17-19.)

¹ *Akhbar Al-Hallaj, recueil d'oraisons et d'exhortations du martyr mystique de l'Islam*, Troisième édition reconstruite et complétée par Louis Massignon. J. Vrin, collection Études musulmanes, 1957. Édition bilingue.

² *Diwan, Husayn Mansūr Hallaj*. Traduit et présenté par Louis Massignon-Édition Bilingue : français-persan. Lettres persanes, 2009.

³ Je fais référence à la statue du Bernini intitulée l'Extase de Sainte Thérèse très suggestive de cette transposition érotique de la Transverbération de Thérèse d'Avila.

⁴ Pas étonnant qu'André Gide dans *L'Immoraliste* fasse préfacer ce roman par un passage de la Bible : « Je te loue, ô mon Dieu, de ce que tu m'as fait créature si admirable », *Psaumes CXXXIX*, 14. Mettant ainsi le profane en présence du sacré.

2. Corps en douleurs

À cette vision du corps en jouissance succède celle du corps martyrisé ; pour être plus précis nous dirons qu'il est plutôt question d'un syncrétisme au point où il devient impossible de distinguer, de séparer les deux corps. Conçu tel le lieu des jouissances charnelles, le corps endure tous les tourments afin de gagner les grâces divines. La manifestation de l'amour divin dans le cœur du mystique lui fait oublier tous ses attachements terrestres, anéantissant et son corps et son âme dans la magnificence divine. Pour marquer leur amour pour Dieu, les femmes mystiques déclarent la guerre à leur corps en le privant des plaisirs des sens et en mortifiant leur chair par des pénitences austères. Sur ce point Thérèse d'Avila déclare :

« La première chose que nous devons immédiatement tenter, c'est de nous débarrasser de l'amour de ce corps, car certaines d'entre nous sont par nature tellement amies de leurs aises qu'elles n'ont pas peu à faire ici ; il en est de même pour d'autres que l'on voit constamment préoccupées par leur santé. Chose étonnante est la guerre qu'il faut soutenir sur ce point (et en particulier, nous, pauvres religieuses, mais aussi, je crois, les personnes qui ne le sont pas). En ce qui nous concerne, nous les religieuses, on dirait que nous ne sommes venues au monastère que pour servir notre corps et en avoir cure chacune comme elle peut ; là, dirait-on, réside tout notre bonheur. Dans cette maison, il y a peu de chance, en vérité, de pouvoir mettre ceci en pratique. » (D'Avila, 1880, Ch. 15,3)

Au-delà de la ferme résolution de Thérèse qui consiste à livrer une rude bataille contre cet hôte si indésirable qu'est le corps, il est à noter que son vœu ne s'adresse pas uniquement aux initiés en l'occurrence les mystiques, mais il interpelle également tout le monde « mais aussi, je crois, les personnes qui ne le sont pas ». Le corps n'est pas envisagé que dans sa dimension sacrée mais également profane. La question qui se présente à l'esprit dans ce cas, ce serait quelle réception est accordée aux propos de Thérèse d'Avila par les intellectuelles surtout par rapport à cette question du corps, de ses représentations et de la liberté. Nous ne pourrions nous prononcer avec exactitude sur cette question mais une chose est sûre : la femme, et ce depuis le XVIII^e siècle, se fait l'interprète de son corps, elle l'écrit comme l'avait demandé auparavant Hélène Cixous aux femmes les invitant à s'exhiber : « Écris-toi ; il faut que ton corps se fasse entendre »¹. Le corps féminin est exhibé, il devient objet de l'écriture, un objet non fantasmé mais plutôt réhabilité à travers l'usage d'un « je » entreprenant qui savoure au maximum sa liberté. Sur cette question de liberté, nous devons rappeler que Simone de Beauvoir, figure phare du militantisme féminin, accorde dans *Le Deuxième sexe* une attention particulière à la mystique féminine et à Thérèse d'Avila en particulier. Sans pour autant adhérer à la pensée thérésienne, Simone de Beauvoir affirme que :

¹ Hélène Cixous, « Le rire de la méduse », *L'Arc*, n° 61, 1975, p. 43.

« Les textes de Sainte Thérèse ne prêtent guère à équivoque et ils justifient la statue du Bernin qui nous montre la sainte pâmée dans l'excès d'une foudroyante volupté, il n'en serait pas moins faux d'interpréter ses émotions comme une simple sublimation sexuelle. » (De Beauvoir, 1949, 512)

Faisant allusion à la « Transverbération » de Thérèse, Beauvoir conclut que l'acte libérateur qu'offre le cheminement spirituel de la Sainte n'est que chimère car il n'est pas authentique du moment qu'il est un acte individuel et ne peut se généraliser à toutes les femmes. Ce qui est tout à fait évident du point de vue de l'approche féministe : car ce corps n'est pas collectivisé, il demeure individuel reproduisant une expérience individuelle vers un soufisme comme visée qui ne peut être atteinte. Ainsi déclare-t-elle :

« Mais en soi ces efforts de salut individuel ne sauraient aboutir qu'à des échecs ; ou la femme se met en rapport avec un irréel : son double, ou Dieu ; ou elle crée un irréel rapport avec un être réel ; elle n'a en tout cas pas de prise sur le monde ; [...] ; sa liberté demeure mystifiée. » (De Beauvoir, 1949, 584)

La volonté de « culturaliser » le corps telle quelle se présente dans les propos de Thérèse d'Avila ne devrait pas nous faire comprendre que le corps chez les femmes mystiques est chose répugnante ; au contraire, le corps n'est pas mauvais en soi, il est l'allié de l'esprit. Mais, parfois, il se fait serviteur invétéré de l'âme qui l'instrumentalise à sa guise. D'où la nécessité de guerroyer contre lui pour arriver à la maîtrise parfaite de l'âme. En quelque sorte, un voyage initiatique vers l'ascétisme condition sine qua non à la réalisation intérieure¹ :

« Notre corps a cela de fâcheux : plus on y fait attention, plus il montre d'exigences. C'est étrange comme il aime être bien traité ! Comme il y trouve quelques bons prétextes de tromper la pauvre âme pour l'empêcher de progresser, il ne néglige rien. » (D'Avila, 1880, Ch. 16,3)

Elle dira également dans *Vie* :

« Nous pouvons encore, à l'exemple des saints, aimer la solitude, le silence, et pratiquer plusieurs autres vertus, qui ne tueront pas ce corps, notre mortel ennemi. Que veut-il, en effet, par tant de ménagements qu'il exige, si ce n'est la ruine de l'âme ? » (D'Avila, 1867, 330)

L'ascétisme au sens d'Avila qui, sans vouloir le rappeler, est chrétien, instaure une forme d'interconnexion avec l'expérience mystique de Rabia Adawiya qui passait des jours et des nuits absorbée par le détachement (*Zuhd*) dans son cheminement spirituel ; en ce sens Attar déclare à son sujet :

« On raconte que Rabia garda le jeûne sept nuits et sept jours consécutifs sans rien prendre, ne dormant même pas la nuit, pour se livrer à la prière. La huitième nuit sa nature sensuelle lui dit en gémissant : « Ô Rabia ! Jusqu'à quand me tortureras-tu ainsi sans relâche ? » (Attar, 1976, 93)

La plainte du corps de Rabia « jusqu'à quand me tortureras-tu ainsi sans relâche » nous signale que le corps, qui est aussi le véhicule de l'esprit et contribue au service de Dieu, ne doit pas être détruit. Il a besoin d'un minimum de soin entre autres physiologiques (nourriture,

¹ Lire à ce sujet *Risāla al-qushayriyya* d'Abū l-Qāsim Abdelkarim Ben hawazin al-Qushayrī Nissabouri, notamment le chapitre sur « Le zohd » (abstinence).

sommeil, ...) dans le chemin divin. C'est ce que Thérèse rappelle à ses disciples ; il ne s'agit pas de détruire son corps mais plutôt de le dresser autant que faire se peut :

« Rappelez-vous nos saints pères du passé, ces saints ermites dont nous prétendons imiter la vie, que de souffrances n'ont-ils pas supportées, et dans quelle solitude ! Le froid, la faim, les ardeurs du soleil, sans avoir personne à qui se plaindre, excepté Dieu ! Pensez-vous qu'ils étaient en fer ? Non ! Ils étaient faits de chair, tout comme nous. Et quand vous commencerez, mes filles, à vaincre ce misérable corps, il ne vous molestera pas tant. Il n'y aura que trop de religieuses pour veiller à vos besoins ; détournerez l'attention de vous-mêmes, à moins que la nécessité ne soit manifeste. Si vous ne vous déterminez pas à accepter une bonne fois pour toutes la mort et le manque de santé, vous ne ferez jamais rien. » (D'Avila, 1880, Ch. 16,4)

Il s'agit bien de « vaincre » le corps et non pas le détruire en faisant de lui objet de maltraitance ou de processus de mise en perte.

« Dieu élève à cet état sont, me semble-t-il, des âmes généreuses, des âmes royales ; elles ne se contentent pas d'aimer quelque chose d'aussi méprisable que nos corps, quelles que soient leur beauté et leurs grâces sans nombre ; si la vue du corps leur fait plaisir, elles louent celui qui l'a créé ; quant à s'y arrêter plus d'un instant – je veux dire au point de s'énamourer de tels attraites – non. Elles auraient l'impression d'aimer une chose sans substance et d'affectionner une ombre ; elles auraient honte d'elles-mêmes, et n'auraient pas l'impudence de dire à Dieu qu'elles l'aiment sans être remplies de confusion. »

À ce stade, le cheminement spirituel de Thérèse rappelle encore une fois celui de Rabia Adawya qui, en tant que figure illustre de la mystique musulmane, avait inauguré la voie, que je qualifierais de « royale », de l'expérience mystique au féminin.

« On rapporte encore que quelques dévots personnages allèrent trouver Rabia. En la voyant couverte d'un vêtement tout déchiré, ils lui dirent : « ô Rabia ! Il y a bien des gens qui, si tu leur demandais un secours, te le donneraient. Je rougis, répondit-elle, de demander les biens de ce monde à qui que ce soit ; car ils n'appartiennent à personne en propre, mais ce sont qu'un prêt dans les mains de ceux qui les détiennent. Voilà une femme qui a de bien nobles sentiments », se dirent-ils ; puis, s'adressant à elle : « Le Seigneur très haut a couronné la tête des hommes d'élite du don des miracles et en fait une ceinture à leurs reins ; mais jamais de pareils privilèges n'avaient été dévolus à une femme. Comment es-tu arrivée à un si haut degré ? Ce que vous dites est vrai, répondit-elle ; mais aussi la superbe, l'infatuation de soi-même, la prétention à la divinité ne sont jamais venues d'une femme. Aucune d'elles ne s'est prostituée à d'autres femmes. » (Attar, 1976, 95)

Quand les femmes mystiques mettent en exergue leur corps dans leurs écrits, elles ramènent le discours mystique au giron féminin. Il s'agit, à mon sens, d'un féminisme mystique précurseur. La parole mystique a toujours été l'apanage des hommes, se faire une place au sein de ce royaume masculin n'est pas chose aisée pour une femme. Certes, la distinction homme/femme a tendance à s'esquisser au sein de la mystique car ce qui compte le plus dans le chemin de Dieu, c'est l'âme indépendamment de sa matérialisation. Du coup, il n'y a pas lieu de distinguer entre homme ou femme comme il n'y a pas lieu de chercher des discontinuités oppositives : le genre sous son trait « sexe » n'est plus pertinent. Nous prenons pour preuve ce que rapporte Attar :

« On rapporte que Hassan Basri disait : « Je restai une nuit et un jour auprès de Rabia, discourant avec tant d'ardeur sur la voie spirituelle et les mystères de la vérité que nous ne savions plus, moi, si j'étais un homme, et

elle, si elle était une femme. Lorsqu'à la fin nous terminâmes cette discussion, je reconnus que je n'étais qu'un indigent et elle une riche au cœur sincère. » (Attar, 1976, 95)

L'aveu du grand soufi Hassan Basri à l'égard de Rabia Adawya, qui semble prendre la forme d'une profession de foi, témoigne de la grande notoriété à laquelle une femme avait pu accéder dans la voie spirituelle. Pourtant, se rehausser au rang d'autorité connue et reconnue au sein de la mystique pour une femme ne s'est effectué qu'à travers une rude bataille dont les enjeux majeurs s'articulaient autour de la reconnaissance, de l'affirmation de soi en tant que femme mystique et de la liberté d'être. La femme a toujours été maintenue sous la tutelle masculine, comme si elle ne pouvait se défendre elle-même, comme si elle était dépourvue de parole, un paternalisme souvent réducteur qui entrave sa liberté. Au sein de la mystique la présence masculine est incontestable, aucune femme ne pouvait se prononcer sans la présence d'une autorité masculine. Ainsi Thérèse d'Avila, il lui fallait constamment la présence d'un homme, son confesseur sans qui sa parole ne pouvait prétendre à un certain degré de crédibilité. Dans l'Avant-propos de *Vie*, elle rappelle :

« J'ai reçu l'ordre d'écrire ma manière d'oraison et les grâces dont le Seigneur m'a favorisée ; on me laisse en même temps pleine liberté d'entrer dans les plus grands détails. Pourquoi faut-il que je ne sois pas également libre de révéler, dans tout leur jour, mes péchés et les infidélités de ma vie ? » (D'Avila, 1867, Avant-propos, 1)

Donc il y a bien un homme érigé en éternel censeur, habilité à se prononcer sur les propos d'une femme qui plus est mystique. Si Thérèse avait reçu la permission de s'exprimer et de rendre compte de son expérience mystique, cet agrément masculin devait néanmoins s'inscrire impérativement dans le cadre d'une écriture testimoniale. Elle ne devait, en aucun cas, transgresser ce consentement. Autrement dit Thérèse d'Avila ne pouvait prétendre au statut d'enseignante habilitée à dispenser un savoir mystique à des disciples tout sexe confondu étant donné qu'elle est une femme. Enseigner aux hommes est chose inadmissible venant d'une femme, peu importe la notoriété dont elle jouit et la singularité de son cheminement spirituel. Ce constat est corroboré par des passages bibliques qui, quoiqu'on puisse les interpréter sous différents angles, privent la femme de ce droit de dispenser un savoir aux hommes comme le montrent les versets 11.12.13.14 et 15 de 1 Timothée 2 de la Bible :

« Que la femme écoute l'instruction en silence, avec une entière soumission. Je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni de prendre de l'autorité sur l'homme ; mais elle doit demeurer dans le silence. Car Adam a été formé le premier, Eve ensuite ; et ce n'est pas Adam qui a été séduit, c'est la femme qui, séduite, s'est rendue coupable de transgression. Elle sera néanmoins sauvée en devenant mère, si elle persévère avec modestie dans la foi, dans la charité, et dans la sainteté. » (Bible, V. 11.12.13.14 et 15)

Dans *Le chemin de la perfection*, la réformatrice de l'Ordre du Carmel ne semble s'adresser qu'aux femmes comme l'attestent les exemples suivants :

« -Les sœurs de ce monastère de Saint-Joseph ont su que le Père Présenté (titre que l'on donnait dans certains Ordres religieux aux théologiens consommés), Frère Dominique Banez, de l'Ordre de saint Dominique, actuellement mon confesseur, m'avait permis d'écrire sur l'oraison ; il semble en effet qu'ayant traité avec un grand nombre de personnes spirituelles et saintes, je pourrai y réussir. Elles n'ont donc cessé de m'importuner pour que je me mette à l'ouvrage, tant leur amour pour moi est grand. (Prologue).

-Ne pensez pas, mes sœurs, que vous n'aurez pas pour autant de quoi manger, je vous l'assure. (Chapitre 2, 1).

-Ainsi donc, mes sœurs, essayez de bien comprendre que Dieu ne s'arrête pas, comme vous le croyez, à tant de bagatelles ; ne laissez pas votre âme et votre esprit se recroqueviller, vous pourriez perdre de nombreux biens. » (D'Avila, 1880, Ch. 72,1)

Toutefois, et en dépit de cette imposante censure, Thérèse d'Avila fut la première femme à avoir obtenu le prestigieux titre de Docteur d'Eglise¹. Cette distinction notoire témoigne de cette reconnaissance au plus haut niveau qu'elle a pu avoir. Du coup, la pensée et les enseignements de la Sainte ne concernent pas uniquement les femmes mais ils s'adressent également aux hommes. Au sein de la mystique, les femmes sont désormais au cœur de la quête divine côte à côte avec les hommes au point que les coudes se frôlent souvent. Cette imposante présence de la femme au sein du royaume divin a fait d'elle une rivale de l'homme. Cette idée est reprise par Attar à propos de Rabia Adawya, sur un ton laudatif et avec un ton déférent, l'auteur de *Le mémorial des saints* avance :

« Cette bienvenue à la cour de Dieu, elle brûlait intérieurement des feux de l'amour, s'étant donnée au Seigneur, s'était entièrement détachée des créatures, elle qui rivalisait avec les hommes d'élite, elle qui avait pénétré tous les mystères de la vérité, elle dont les prières et les œuvres de piété étaient cachées à tous les regards [...], Si quelqu'un nous demande « Pourquoi citez-vous Rabia dans les rangs des hommes d'élite ? » nous lui répondons qu'il y a un Hadis de l'Envoyé, sur lui soit le salut ! ainsi conçu : « Ne regardez pas l'extérieur d'une personne, mais tenez compte de ses bonnes actions et de sa bonne volonté », ce qui revient à dire : toute femme dont les exercices de piété et le culte sont agréés à la cour du Seigneur très haut comme ceux des hommes d'élite, on ne doit pas dire que c'est une femme. » (Attar, 1976, 82)

Mais il faut reconnaître que la femme mystique, peu importe la place qu'elle a pu atteindre dans la cour de Dieu, est d'abord une femme. Une femme poussée hors de l'environnement propre à son genre et pour se frayer une place au sein de cette cour sacrée elle est amenée à se débattre et à user de manœuvres dans un monde essentiellement masculin.

En mystique, le corps féminin est pluridimensionnel, il acquiert des sens éclatés qui vacillent entre objectivité et subjectivité. Il est à la fois lieu de jouissance et source de souffrance, il est l'allié de l'âme et son ennemi invétéré. La femme mystique propose ainsi une nouvelle perception du corps. Conçu comme un lieu privilégié de l'expérience la plus intime du

¹ Le titre Docteur, l'Eglise l'attribue officiellement, à titre posthume, à des théologiens (hommes ou femmes) auxquelles elle reconnaît une autorité particulière. La profondeur de leur foi, la sûreté de leur pensée et la sainteté de leur vie donnent à leurs écrits et leur enseignement un poids et une influence durable et remarquable dans le développement de la doctrine chrétienne. Il y a 33 docteurs de l'Eglise, dont 3 femmes : Thérèse d'Avila, Catherine de Sienne et Thérèse de Lisieux.

mystique, le corps constitue également, en compagnie de l'âme, un réceptacle de la connaissance. Percer les représentations du corps féminin en mystique sous les lentilles d'un microscope masculin est de l'ordre de l'insaisissable car puissantes puissent-elles être ces loupes, elles demeurent incapables de révéler toute la profondeur de la cosmogonie du corps mystique, du moins dans notre humble conception. On a beau sonder la mystique des femmes, leur vision du monde, leurs craintes et souffrances, leurs espérances et revendications, leurs rêves, on a beau faire de remarquables analyses des écrits de femmes mystiques sous différentes bannières : théologiques, sociocritiques, psychanalytiques, sémiotiques, féministes, politiques..., mais la voix masculine prêtée est en deçà de leur réalité, les limbes du monde mystique féminin demeurent encore fuyants sous l'étendard de la voix et du discours critique masculin. Le corps tel qu'il se présente dans les écrits de Thérèse d'Avila, ne devrait pas être inscrit dans le cadre étroit de l'écriture testimoniale visant à rendre compte d'une expérience intime de la Sainte, mais il gagnerait, à notre sens, de le saisir comme une tentative de distanciation d'avec le moi. C'est comme si Thérèse d'Avila s'était détachée d'elle-même et devenait à la fois objet et sujet d'écriture, un « soi-même comme un autre » comme dirait Ricœur. Rude tâche que de vivre cette expérience d'exposer son identité de femme à l'épreuve d'une double altérité, celle intérieure et celle divine. L'enjeu d'une telle expérience scripturale est de pouvoir atteindre ce degré de sincérité absolue, autrement dit une parfaite représentation de soi. Ce qui appelle forcément le passage du profane vers le sacré et vice versa. Il semble que la femme mystique use de son corps comme une forme de sacrifice solennel qui lui permet d'établir le lien avec Dieu. En effet, le sacrifice tel qu'il est défini par Hubert et Mauss « vise à établir une communication entre le monde sacré et le monde profane par l'intermédiaire d'une victime, c'est-à-dire d'une chose détruite au cours de la cérémonie »¹. Cette communication instaure les jalons de la consécration par une perpétuelle transcendance du corps dans le chemin de Dieu. Le mysticisme féminin est l'« entre-deux » du sacré et du profane ; il est cet espace des interstices qui échappent aux frontières entre le sacré et le profane, entre l'homme et la femme, entre le terrestre et le céleste, il est ce corps qui l'habite et qui en est habité au point où ils sont inséparables : ils sont l'Un et le Tout.

¹ Henri Hubert et Marcel Mauss, *L'Essai sur la nature et la fonction du sacrifice*, Paris, Les Éditions de Minuit 1968, p.302.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

- D'AVILA Thérèse, *Le chemin de la perfection*, traduit par Jeannine Poitrey. (Version électronique).
- *Vie écrite par elle-même*, traduit par Le P. Marcel Bouix, Paris, Jacques Lecoffre, 1867.

Ouvrages

- ATTAR Farid-Al-Din, *Le mémorial des saints*, traduit d'après le ouïgour par A. Pavet de Courteille, Paris, Le Seuil, Collection Points Sagesses, 1976.
 - BEAUDE Joseph, *La Mystique*, Paris, Cerf, 1990.
 - CIXOUS Hélène, « Le rire de la méduse », *L'Arc*, n° 61, 1975.
 - DE BEAUVOIR Simone, *Le deuxième sexe II. L'expérience vécue*, Paris, Gallimard, 1949.
 - HUBERT Henri et MAUSS Marcel, *L'Essai sur la nature et la fonction du sacrifice*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1968.
 - KEMPF Roger, *Sur le corps romanesque*, Paris, Seuil, 1968, coll. « Pierres vives ».
-

NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE DE L'AUTEUR

Jaouad SERGHINI est professeur de l'enseignement supérieur à l'Université Mohammed Premier FLSH d'Oujda-Maroc. Ses recherches portent sur les littératures francophones, le cinéma des Suds, les questions liées à l'interculturel et au dialogue des cultures et des religions.